

# Les Amis de la Pologne

BULLETIN BI-MENSUEL

Rédacteur en Chef : Rosa BAILLY

Secrétaire de la Rédaction : Henri de MONTFORT

Administrateur : Jeanne LEMONIER

Abonnements :  
5 francs par an

RÉDACTION & ADMINISTRATION :  
7, Rue de Poitiers — PARIS-VII<sup>e</sup>  
Téléphone : Fleurus 23-71

Abonnements :  
5 francs par an

## SOMMAIRE

*Les Polonais et Napoléon.*

*A la glorification de Napoléon.*

*Les Légions Polonaises.* — ROSA BAILLY.

*L'Année 1812.* — MICKIEWICZ.

*Le Duché de Varsovie.* — HENRI DE MONTFORT.

*Une lettre de Talleyrand.*

*Pour le transfert du corps de Napoléon.* — J. SLOWACKI.

*Napoléon et Kosciuszko.* — MICHELET.

*Joseph Poniatowski.* — CASIMIR TETMAYER.

*Mariette et les Gnomes.* — M. KONOPNICKA.

*Pour la Haute-Silésie.*

*Notre Action.* — Nos envois de livres en Pologne —

Conférences — Concerts.

*Avis à nos Lecteurs.*

## LES POLONAIS ET NAPOLEÓN



L'Empereur Napoléon  
décorant  
André Niegolewski  
à Somo-Sierra  
le 30 novembre 1808

Cliché gracieusement prêté  
par la Revue *Polonia*



D'après une vieille Gravure

# A la Glorification de Napoléon

*Voici la traduction du document placardé dans les rues de Varsovie par les soins du Comité du Centenaire de Napoléon, annonçant à la population les solennités par lesquelles on célébrera grandio-  
sement, le 5 mai prochain, l'anniversaire de la mort de l'Empereur :*

Polonais !

Il y a cent ans qu'est mort, captif, en exil, le plus grand chef qu'ait connu l'histoire, et un des plus grands hommes de l'humanité, l'Empereur des Français et le créateur du duché de Varsovie, Napoléon.

Il fut le premier, après le démembrement de notre République, à lancer foudres sur foudres sur nos conquérants, à briser les portes de notre prison, à nous ouvrir le chemin de la liberté.

Il tomba, et nos espérances s'écroulèrent avec lui. Il laissa une gloire immortelle après lui. A son nom est unie d'une façon indissoluble la gloire du courage polonais et le souvenir des puissants efforts créateurs de la nation polonaise. A partir du moment où les légions de Dombrowski se réunirent dans les campagnes lombardes pour combattre sous les ordres du vaillant Bonaparte, l'épée polonaise étincela et le sang polonais coula dans toutes ses campagnes, dans toutes les guerres qu'il dirigea.

Son nom est indissolublement lié avec notre chant national : « Bonaparte nous montra comment nous devons vaincre. »

La résurrection partielle de notre pays vint rompre la force de notre esclavage. Elle prouva au monde entier que la Pologne assassinée « fait partie des nations » et qu'elle n'est pas morte.

Le grand Français et le grand Européen donna au petit duché de Varsovie une organisation d'Etat absolument moderne, forte et élastique, pouvant répondre aux plus grandes exigences de la guerre et de la paix. Il apporta à cette partie délivrée de la Pologne les lois modernes de l'Occident. Il lui octroya une constitution qui établissait la liberté et l'égalité de tous les citoyens. Il lui donna un Code basé sur ces principes démocratiques, qui devint

notre propriété nationale et qui, aujourd'hui encore, constitue un levier puissant pour le développement de notre Patrie.

Les souvenirs et les traditions de l'époque napoléonienne nous ont permis d'attendre l'heure de la libération, pendant notre esclavage et nos souffrances. Ils nous encourageaient à l'action, aux efforts et à la lutte. L'esprit de cette époque vivait en nous, il nous a soutenus au jour de notre résurrection.

Polonais !

Notre alliée, la nation française, consacra la journée du 5 mai de cette année à honorer le héros disparu, qui personnifie sa propre gloire.

Nous fêterons dans cette journée, non seulement le vainqueur des trois puissances, non seulement la gloire de la grande nation française, mais aussi le souvenir des actions immortelles et libératrices accomplies par nos ancêtres, souvenir de la Pologne napoléonienne. Il faut que, ce jour-là, dans toute la république et partout où s'étend la nation polonaise, aient lieu des manifestations solennelles ; il faut que l'époque de Napoléon renaisse dans vos âmes, évoquée par la parole ou par la plume, par les tableaux et les spectacles. Il faut que les enfants polonais apprennent à prononcer son nom avec reconnaissance et respect.

Il faut que le soldat polonais, en songeant au plus grand des capitaines, en songeant à ses aînés, qui ont combattu sous ses ordres, prête une fois encore en son âme le serment de fidélité à ses aigles, le serment aussi de servir, pour la Gloire, pour la Pologne et pour le Monde. »

*Est-il besoin de souligner la noblesse de sentiments qui a inspiré ce manifeste ?*

*La Pologne ne s'est souvenue que des services rendus. C'est à nous de nous rappeler les torts de l'Empereur envers cette nation dévouée, fidèle et loyale ; c'est à nous d'essayer de les réparer.*



# LES LÉGIONS POLONAISES

Les armées de Napoléon avaient fini par devenir un mélange hétéroclite de tous les peuples de l'Europe. La plupart, vaincus, enrôlés par force, le trahirent et l'abandonnèrent, après la retraite de Russie. Seuls étaient venus à lui avec enthousiasme, seuls lui restèrent dans la défaite les Français et les Polonais.

L'éclat de l'épopée impériale est fait de bien des sacrifices obscurs, et une large part de la gloire de Napoléon peut être revendiquée par des Polonais.

L'expédition d'Égypte fut conçue par Sulkowski, et il en dressa les plans. Il mourut au Caire, et Bonaparte recueillit ses lauriers.

Les Polonais contribuèrent à la victoire de Hohenlinden sur les Autrichiens. Ils emportèrent en Espagne, à la cavalerie, l'impenable défilé de Somo-Sierra. Ils firent le siège de Saragosse en 1808; ils reconquirent la Galicie en 1809. Ils combattirent à Wagram et à Borodino; ils protégèrent la retraite de l'Empereur à Leipzig, où mourut Poniatowski; ils lui firent rempart de leur corps à Arcis-sur-Aube. Paris attaqué trouva en eux ses derniers défenseurs. C'est « avec une bande de ses Polonais » que Napoléon quitte l'île d'Elbe pour reprendre le pouvoir. Ils sont à Waterloo, ils sont à Sainte-Hélène. Leur grand homme est mort, qu'ils attendent encore son retour.

Leur respect pour sa mémoire a la profondeur d'un culte, la susceptibilité d'une superstition. Son portrait se trouve dans toutes les chaumières. Des Polonais de nos amis nous racontent que leurs vieux parents se lèvent pour prononcer son nom.

Napoléon a usé et abusé du dévouement de ses légions. « Le cœur saigne à dire la terrible dépense que Napoléon fit du sang des Polonais, écrit Michelet. Leur docilité, leur enthousiasme obstiné pour celui en qui ils voyaient le drapeau de la France saisissent d'étonnement, arrachent des larmes. Dans les plus tristes entreprises, les plus étrangères à leur cause, il les prodigue sans scrupules. Les Français s'y rebutent, se lassent; les Polonais ne sont pas las encore. »

Et comment Napoléon a-t-il récompensé tant de confiance, tant de sacrifices? Une fois, à la demande de l'Empereur d'Autriche, il supprime le titre de « légions polonaises », acheté avec leur sang, et seul titre national que gardent ces malheureux; une autre fois, il se débarrasse des légionnaires en les faisant embarquer de force pour Saint-Domingue, d'où peu réchappèrent. Il a oublié la Pologne à Lunéville, il l'oublie après Austerlitz; à Tilsitt, il ne réclame la liberté que pour le duché de Varsovie; au traité de Presbourg, il rend aux Autrichiens les terres polonaises reconquises par les Légions. Au besoin, il insulte ces trop sûrs amis: il leur reproche de n'avoir pas été encore plus nombreux! Pourtant, deux cent mille jeunes gens, forcés vives de la Pologne, étaient tombés pour lui.

Comme il regrettera, à Sainte-Hélène, sa politique d'égoïsme et de vanité, qui a fait le malheur de la

France et de la Pologne, et troublé l'Europe pour des temps indéfinis!

Les Français furent moins ingrats que leur maître. Les Polonais qui avaient été leurs frères d'armes restèrent leurs frères. L'amitié franco-polonaise est née sur les champs de bataille de l'Empire; elle est sortie des souffrances subies ensemble, d'un idéal commun, d'une admiration réciproque.

Et c'est en souvenir des héros qui l'ont tant révééré qu'un nous, les « Amis de la Pologne », nous célébrons aujourd'hui, le centenaire de la mort de Napoléon

ROSA BAILLY.



## L'ANNÉE 1812

Par MICKIEWICZ

*En 1812, la Grande Armée traversa la Lithuanie. Les Polonais attendaient de l'Empereur la reconstitution de leur patrie et s'enrôlaient en masse dans ses troupes. Le poète Mickiewicz avait alors quatorze ans. Il garda de cette année de combat et d'espoir, un souvenir ineffaçable.*

O grande année! A toi chez nous l'on rêve encor.  
Le peuple dit de toi: « l'année aux épis d'or ».  
Et le soldat: « l'année aux combats ». Chacun aime  
Te rappeler; aux chants tu sers encor de thème.  
Dès longtemps ta venue était inscrite aux cieux;  
Tu te fis précéder de bruits mystérieux.  
Quand parut ton printemps, émotion profonde,  
Chacun semblait se dire: est-ce la fin du monde?  
Et tous nous attendions, joyeux et frémissants.

Le jour où l'on chassa le bétail vers les champs.  
On le vit, oubliant sa maigreur et son jeûne,  
Au lieu de se jeter sur l'herbe toute jeune  
Se coucher sur le sol, et tout en humant l'air,  
Beugler, ou ruminer le foin mangé l'hiver.

Le villageois, traitant par les prés sa charrue,  
N'est point heureux de voir la brume disparue;  
Il se met au travail sans entrain, sans chanson,  
Et paraît oublier semailles et moisson.  
A chaque pas, le bœuf, puis la herse s'arrête:  
L'homme vers l'Occident tourne en tremblant la tête.  
De ce côté sans doute il attend — l'inconnu.  
Il consulte inquiet chaque oiseau revenu.

Pin natal, la cigogne a volé vers les branches,  
Où, drapeau du printemps, s'ouvrent ses ailes blanches.  
Arrivant à leur tour, escadron voletant,  
Les hirondelles vont et viennent sur l'étang  
Et pillent pour leur nid la boue où fond la glace.  
Le soir, dans la broussaille, on entend la bécasse;  
Des bandes de canards sauvages, dans la nuit,  
Vers leur nid retrouvé s'abattent avec bruit;

Là-haut, au fond du ciel, toujours pleurent les grues ;  
Et les veilleurs de nuit, en regardant les nues,  
Se demandent : d'où vient ce trouble des oiseaux ?  
Qui donc les met en fuite ?



## LE DUCHÉ DE VARSOVIE

En voici de nouveaux.  
Quels sont-ils ? On dirait des bouvreuils, des outardes,  
Des étourneaux ; plumets, banderolles, cocardes  
Descendent des hauteurs jusqu'au fond du vallon.  
C'est la cavalerie, étrange vision !  
Que d'escadrons ! Au centre avalanche vivante,  
Fond le long des chemins une masse mouvante ;  
Des bois noirs le shako, la baïonnette sort ;  
Ce sont les fantassins. Tous marchent vers le Nord.

Vous diriez qu'aux oiseaux que le printemps ramène  
Les peuples se sont joints, migration humaine,  
Poussés par un étrange, un invincible amour.  
Chevaux, hommes, canons, vont sans fin, nuit et jour.  
De rougeâtres lueurs le ciel parfois s'éclaire ;  
La terre tremble ; au loin l'on entend le tonnerre.

Guerre, guerre ! Il n'est pas de coin si retiré  
Qui n'ait senti ton choc. Dans le fond du fourré  
Le pauvre forestier, dont l'aïeul et le père  
Sont morts, sans de leur bois dépasser la lisière,  
Qui ne connaît de bruit résonnant dans les cieux  
Que le vent, ou le cri des fauves furieux,  
Et dont nul étranger ne vint frapper les yeux,  
Aperçoit dans les airs une lueur bizarre...  
Un bruit résonne : c'est un boulet qui s'égare,  
Et qui, dans la forêt entrant sans dire gare,  
Brise branches, troncs d'arbre. — Un vieil auroch barbu  
Sur sa mousse a tremblé. Cet ancêtre fourbu,  
Poil hérissé, sur ses pieds de devant se lève,  
Et secouant sa barbe, observe comme en rêve  
Ce globe, qui soudain dans les arbres reluit ;  
C'est un obus perdu qui serpente : avec bruit  
Il éclate : l'auroch ne comprend pas, tressaille,  
A peur, et disparaît tremblant dans la broussaille.

Bataille ! Le jeune homme accourt à cet appel,  
Et des femmes les mains se dressent vers le ciel ;  
Tous, certains du succès, disent pleurant de joie :  
« Voici Napoléon : c'est Dieu qui nous l'envoie. »

Oui, printemps, qui l'a vu s'en souvient avec pleurs.  
Printemps guerrier, printemps tout émaillé de fleurs ;  
O printemps ! Qui l'a vu brillant, doux et superbe,  
Tout fier de la moisson d'hommes, de blés et d'herbe.  
Riche d'événements, resplendissant d'espoir,  
Qui l'a vu comme moi, ne cesse de te voir !...  
Né dans la servitude, enchaîné dès l'enfance.  
Je n'eus qu'un seul printemps si rempli d'espérance.

(Traduction de W. GĄSZTOWTT).



Nous signalons à nos lecteurs qu'ils peuvent trouver  
des LIVRES POLONAIS à bon compte en s'adressant  
à la LIBRAIRIE HENRI D'ARTHEZ, 3, place de la  
Sorbonne, Paris.

Si l'état polonais succomba en 1793, ce ne fut point :  
cause de sa décomposition intérieure comme e vut un  
préjugé trop répandu en Occident, mais bien par suite  
d'un concours inouï de circonstances défavorables, et  
sous les coups d'adversaires puissants. On en peut trou-  
ver une preuve significative dans les diverses tentatives  
de reconstruction de la Pologne qui furent faites de 1796  
à 1807. Sans cesse, pendant cette période, dit M. B.  
Winiawski dans son excellent ouvrage sur les **Institu-  
tions politiques en Pologne au XIX<sup>e</sup> siècle**, « l'instinct  
étatique et la pensée politique cherchent de nouveaux  
moyens de restaurer la République. Mais les espoirs  
fondés sur le roi de Prusse ou le tzar Alexandre n'abouti-  
rent point. Il était réservé à Napoléon d'en éveiller de  
nouveaux et, pendant un instant, de paraître les réaliser.

Pourtant, les Polonais avaient été péniblement déçus  
par la politique du Premier Consul. Avant la paix de  
Campo-Formio, n'avait-il point invité les légions polo-  
naises, qui s'étaient couvertes de gloire sur tous les  
champs de bataille où il les avait engagées, à ne conser-  
ver aucune illusion ? « Les vœux de tous les amis de  
la liberté, leur écrivait-il, sont pour les braves Polonais ;  
mais il n'appartient qu'au temps et aux destinées de les  
rétablir. » Et le traité de Campo-Formio ne parla point  
de la Pologne. De même, plus tard, la paix de Luné-  
ville. En vérité, le premier Consul reconnaissait mal le  
dévouement et l'héroïsme polonais, mais chacun sait  
qu'« on ne fait pas de politique extérieure avec un bon  
cœur »...

Il semblait donc que les patriotes polonais ne dussent  
plus, désormais, compter sur la France. Brusquement,  
les conséquences de la guerre de 1806 changèrent du tout  
au tout la situation. Pour combattre la Prusse, Napoléon  
reforma une légion polonaise. Après Iéna, il fit venir  
Dombrowski à Berlin, et le détermina à lancer à la  
nation polonaise un appel aux armes. Quelques jours  
plus tard, l'empereur reçut une députation polonaise :  
« La France, dit-il, n'a jamais reconnu le partage de la  
Pologne... quand je verrai trente à quarante mille hom-  
mes sur pied, je déclarerai à Varsovie votre indépen-  
dance, et quand je l'aurai dit, elle sera immuable. »

Le début de l'année 1807 vit la constitution en un état  
de fait des provinces polonaises occupées par les troupes  
françaises. Le « duché de Varsovie » ne fut toutefois  
officiellement créé qu'après la paix de Tilsitt (7 juillet  
1807). Napoléon retira à la Prusse la plus grande partie  
des territoires qu'elle avait acquis au second et au troi-  
sième partages ; il en fit un organisme politique indé-  
pendant, qui eut le roi de Saxe à sa tête. Pourtant, sur  
le désir du tzar, il refusa au nouvel état le nom d'Etat  
polonais, et l'appela duché de Varsovie.

Entouré de tous côtés par des puissances ennemies,  
le duché de Varsovie fut, en réalité, pour Napoléon, un  
poste avancé au nord de l'Europe. Mais les Polonais y  
virent les prémices de la reconstitution intégrale de leur  
patrie. Malgré l'extrême épuisement du pays, le petit  
Etat fut rapidement organisé : des écoles furent établies ;

la justice améliorée par l'introduction du Code civil français; on commença à redresser le cours de la Vistule...

En 1809, le duché de Varsovie prit une part active à la guerre que Napoléon dut soutenir contre l'Autriche.

Après une brillante campagne, l'armée polonaise reconquit presque toute la Galicie. Et au traité de Vienne, Napoléon ajouta au duché de Varsovie tous les territoires que l'Autriche s'était incorporés lors du deuxième partage.

Les deux années qui suivirent apportèrent aux Polonais de nouvelles raisons d'espérer. Sans doute, en 1807, bien qu'affirmant publiquement la nécessité de la restauration de la Pologne pour le maintien de l'équilibre européen, Napoléon s'était borné à enlever à la Prusse les deux millions de Polonais qu'elle avait volés jadis. En 1809, il avait seulement incorporé au duché de Varsovie les territoires, pris par l'Autriche en 1772. C'est que jusqu'alors il n'avait pas envisagé sincèrement le rétablissement d'un état polonais indépendant.

Il lui aurait fallu pour cela faire rendre gorge à la Russie, et la politique napoléonienne depuis l'eut inspiré d'une direction essentielle : l'alliance franco-russe. Mais après le traité de Vienne, l'accord des deux « autocrates » apparut de plus en plus fragile. Alexandre n'est pu l'ami et le conseil de l'empereur des Français. Le temps n'est plus où le czar répétait « qu'il se sentait mieux après chaque conversation avec l'empereur Napoléon, et qu'une heure d'entretien avec ce grand homme l'enrichissait plus que dix années d'expériences ». Dès 1810, les exigences de Napoléon, à propos du blocus continental, avaient mécontenté profondément Alexandre sur l'esprit mobile duquel influèrent en outre les passions antifrancophones de sa Cour et de son peuple. Aussi dans les premiers mois de 1811, la rupture apparut imminente entre la France et la Russie : dès lors, les plus légitimes espoirs furent permis aux Polonais, désormais les seuls alliés fidèles et sûrs de la France dans l'Est européen.

Est-ce parce qu'il prévoyait cette nouvelle politique d'équilibre oriental, basée sur une Pologne reconstituée, que Napoléon, en 1810, avait refusé de ratifier un traité avec Alexandre stipulant que la Pologne ne serait jamais rétablie ? Quoi qu'il en soit, la Cour de Russie devint le danger. Elle essaya d'y parer en proposant l'annexion de toute la Pologne sous le sceptre du czar. Cette combinaison n'eut point de succès ni chez les Polonais du duché, ni chez ceux des provinces russes. Et quand le conflit russo-français ayant éclaté, Napoléon, recevant à Wilna, le 14 juillet 1812, les députés de la confédération de Pologne, les eut assurés de ses intentions sur le rétablissement intégral de leur patrie, la quasi unanimité des Polonais se prononça pour l'empereur.

Le duché de Varsovie suivit donc la fortune impériale. A la rati n fidèle, la prise de Moscou ouvrit tous les

espoirs. Ils furent bientôt anéantis par les désastres de la campagne de Russie. Le 4 février 1813, les troupes russes entrèrent à Varsovie. De fait, le duché avait cessé d'exister. On sait que l'armée polonaise n'écouant que la voix de l'honneur militaire, resta jusqu'au bout fidèle à Napoléon. Elle participa à la campagne de France. Une compagnie polonaise fit partie du corps de l'Elbe.

Et les traités de Vienne partagèrent à nouveau entre ses trois oppresseurs la Pologne, en qui Napoléon avait reconnu la clef de voûte de l'Europe, et dont des erreurs — peut-être des nécessités — politiques ne lui permirent que trop tard d'envisager la reconstitution en une nation libre et indépendante.

HENRI DE MONTFORT.



## Une Lettre de Talleyrand

*Les avertissements n'ont pas manqué à Napoléon, à propos du rétablissement de la Pologne. Tous les bons politiques attribuaient à sa chute le déséquilibre de l'Europe.*

Varsovie, 28 janvier 1807.

...Peu de nations ont mis dans la poursuite de leurs desseins autant d'artifice et de constance que la Russie. Elle a tout à tour employé contre la Pologne, pendant soixante ans, la ruse et la violence.

...Des circonstances aussi graves m'obligent à rappeler à Votre Majesté la conduite que tint l'ancien gouvernement de la France, à une époque à laquelle il faut remonter pour trouver la cause des événements actuels (1772). De toutes les fautes de ce gouvernement, la plus impardonnable, parce qu'elle a été la plus funeste, fut de souffrir, comme on le fit, avec une inconcevable imprévoyance, le premier partage de la Pologne, qu'il aurait pu si facilement empêcher. Sans ce premier partage, les deux autres n'auraient pu s'effectuer et n'auraient même pas été tentés à l'époque où ils furent faits. La Pologne existerait encore. Sa disparition n'aurait pas laissé un vide, et l'Europe aurait évité les secousses et les agitations qui l'ont tourmentée sans relâche depuis dix ans.

CH. MAUR. TALLEYRAND.

**200.000 POLONAIS**

**SONT MORTS POUR LA FRANCE**

**dans les armées de la Révolution et de l'Empire**

POUR LE TRANSFERT  
DU CORPS DE NAPOLEON

Poème de Jules SLOWACKI



*Cendres, à la terre il fut arraché,  
Au grand saule pleureur il fut ravi.  
Il y dormait, sur son glaive couché,  
L'ange de la gloire était seul avec lui.  
Il y était, sans pourpre et sans éclat,  
Dans son rude manteau de soldat.*



*Dis-moi comment tu le vis reposer,  
Prince commandant les vaisseaux nombreux?  
Tenait-il ses bras sur son sein croisés,  
Ou glissa-t-il son sabre sous l'un d'eux?  
Dans son sommeil, lorsque tu l'as surpris,  
Tressaillit-il? A-t-il frémi?*



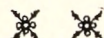
*Il savait bien que sa pierre tombale  
Serait brisée un jour — un jour lointain,  
Mais il eût cru qu'une main filiale  
Viendrait le prendre en son noir souterrain,  
Rompant ses lourdes chaînes meurtrières;  
Que la voix d'un fils l'appellerait : « Père ! »*



*Et jamais pourtant, quand tu dominais  
Le monde entier par ton glaive invincible,  
Quand parmi les râlants tu cheminais,  
Tu n'étais pas, devant l'avenir, si terrible,  
Ni plus souverain en portant ton sceptre,  
Qu'en ce moment où tu nous reviens, spectre!*



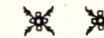
*Mais ceux qui vinrent ouvrir son tombeau  
Avaient tous des figures étrangères.  
Ils le narguaient dans le sombre caveau  
Et le raillaient : « Ah ! lève-toi, poussière ! »  
En emportant la dépouille pourrie,  
Ils ricanèrent : « Veux-tu voir ta patrie ? »*

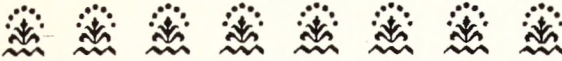


*Mugissez, vagues de la mer limpide,  
Voilà, du géant le dernier voyage !  
Haussez-vous, haussez-vous, ô pyramides !  
Et regardez-le des cimes des âges !  
Les mouettes suivent dans son départ  
La flotte où sont les cendres du César.*



*Repose. Ne te soulève pas, poussière,  
Quand la voix des trompes va résonner,  
Car ce n'est pas l'hymne de la guerre,  
Mais celui du trépas qu'elles vont entonner.  
Grand chef ! tu commandes une ultime fois,  
Et tu ne vaincras plus que par la croix.*





# Napoléon et Kosciuszko

*Kosciuszko, qui combattit ardemment pour la libération de sa patrie et l'indépendance des Etats-Unis, blâmait ses compatriotes de s'enrôler dans les armées de Napoléon. « Despotisme pour despotisme, disait-il, les Polonais n'en manquent pas chez eux pour l'aller chercher si loin, et l'acheter au prix de leur sang ». Mais les Polonais, moins clairvoyants que Kosciuszko, crurent aux promesses de Napoléon.*

Kosciuszko ne voulait servir ni Alexandre, ni Napoléon. Il savait trop que les deux maîtres du monde ne feraient rien pour la Pologne.

Kosciuszko, dans sa simplicité apparente, jugeait parfaitement Napoléon. Il disait aux officiers polonais qui venaient le visiter, qu'ils devaient espérer dans la France, mais non dans l'Empereur. Quel pouvait être, en effet, le libérateur de la Pologne dans sa situation terrible ? Un puissant émancipateur, un hardi révolutionnaire. L'indépendance nationale n'y sera fondée jamais que sur une révolution radicale et profonde. L'attendre de celui qui venait de détruire la révolution française, c'est été chose insensée.

Lorsque Napoléon, vainqueur de la Prusse, se trouva devant la Pologne, aux portes de cet immense et redoutable monde du Nord, il lui aurait été utile de tirer Kosciuszko de sa retraite. En réalité, il ne savait pas lui-même ce qu'il voulait. Kosciuszko était le drapeau

national de la Pologne ; on ne pouvait les séparer, car c'était la même chose. Napoléon voulait montrer ce drapeau, mais nullement garantir cette nationalité.

Déjà, il avait eu l'idée singulière de mettre Kosciuszko dans cette collection de fossiles qu'on appelait le sénat. A quoi, le héros indigné répondit assez brusquement : « Au sénat ? Et qu'y ferais-je ? »

En 1806, nouvelle tentative. Il lui envoie, qui ? Fouché. Le choix seul d'un tel agent était une chose indigne. Envoyer cet homme de police, de trahison et de sang, dans cette pure et sainte maison !... Eh ! comment laver la place où il aurait mis les pieds ?

Ceux qui ont souvenir de la violente et terrible police de Bonaparte, savent l'impression sinistre que l'entrée de cette police jetait dans une maison. C'est sur cela apparemment que l'on comptait. On croyait terrifier, non Kosciuszko, mais la famille Zeltner, au sein de laquelle il vivait, famille étrangère, et d'autant plus exposée aux vexations. On comptait sur l'ascendant que cette famille effrayée aurait sur son hôte. Il n'en fut pas moins ferme.

« Je ne me mêlerai pas de vos entreprises sur la Pologne, dit-il, si vous ne lui assurez un gouvernement national, une constitution libérale et ses anciennes limites. — Et si l'on vous y conduit de force ? dit brutalement l'homme de police. — Alors je déclarerai que je ne suis pas libre. — Nous nous passerons bien de vous. »

On sut en effet s'en passer. Dans une proclamation menteuse du 3 novembre 1806, l'Empereur faisait dire aux Polonais : « Bientôt Kosciuszko, appelé par Napoléon le Grand, vous parlera par ses ordres. » Entouré par la police des Fouché et des Savary, Kosciuszko, dans l'isolement où on le tenait, ignora longtemps l'apogée que l'on faisait de son nom. L'eût-il su, par quel journal, par quelle voie de publicité aurait-il pu faire connaître son démenti dans cette Europe muette ?

MICHELET.

---

## JOSEPH PONIATOWSKI

Par Casimir TETMAYER

*Le Prince Joseph Poniatowski, maréchal de France, repousse les offres brillantes d'Alexandre I<sup>er</sup> pour rester fidèle à Napoléon. Il protège la retraite de l'Empereur, après la campagne de Russie, et se noya au passage de l'Elster.*

Sombre, agité par l'inquiétude et par des pressentiments amers, Joseph Poniatowski allait à la tête de son corps d'armée, rappelé par l'ordre de l'empereur, de Mohylew sous Smolensk.

On l'appelait le premier lancier de Pologne, comme La Tour d'Auvergne, dont on devait répéter le nom à chaque revue avec la mention : « Tombé au champ de gloire », était appelé le premier grenadier de France. Ce n'était pas le commandement suprême des forces polonaises, mais cette qualité de premier lancier de Pologne, qui mettait sur les épaules de Poniatowski la lourde

main de la nation. Car il pouvait être remplacé comme chef suprême du V<sup>e</sup> corps des lanciers, mais lui, il était le premier soldat de son sang et de sa terre.

Devant lui, le soleil se couchait, le disque plongé dans de larges et énormes flots de feu. Devant lui, le globe flamboyant se noyait dans la pourpre des cieux, descendant lentement derrière les boulevaux colorés de rose et de bleu amarante dans l'immensité de l'espace. La plaine vide et paisible engloutissait le soleil resplendissant, et la brillante armée qu'il conduisait, on eût dit, vers les limites de la terre dans l'abîme des flammes.

Au loin, la forêt, embrasée d'un côté par l'éclat du couchant, se détachait sur la pourpre de l'horizon en une bande sombre déroulée à l'infini.

Derrière le prince résonnait le bruit de l'armée...

Quel est, quel est ce chevalier géant ?

Son cheval est noir, son armure est noire... La peau

de léopard tombe de son épaule, dans sa droite se dresse la lance d'Achille, un casque au panache noir recouvre sa tête. Quel est ce chevalier géant, qui barre au prince son chemin, qui chevauche au-devant de lui, sorti d'un vide?

Poniatowski le vit par le regard intérieur.

Qu'elle est étrange, qu'elle est étrange, la communauté de leurs sorts...

Lui aussi, il luttait pour un empereur étranger, il était au service d'un empereur étranger..

Poniatowski le reconnut.

Atteindras-tu, ô Prince, l'inouïe grandeur de cette figure séculaire, de cette figure de chevalier géant ?

Lui aussi, il tomba, couvrant la retraite d'un empereur étranger.

Voilà donc le premier lancier polonais qui va au-devant du chevalier polonais...

Poniatowski tressaillit sur sa selle.

Il passa sa main sur son front, il regarda devant lui; il n'y avait personne.

Et pourtant, il était là, en face de lui, sur son destrier noir, dans son armure émaillée de noir, le panache noir à son casque; il était là, en face de lui, Zawisza le Noir. Le cœur de Poniatowski se gonfla de fierté.

Et même si un sort pareil l'attendait, lui !

Et même s'il lui fallait tomber, couvrant la retraite de Napoléon, comme l'autre est tombé sur les bords du Danube, ne voulant pas reculer devant les Turcs avec Sigismond le Luxembourgeois, lui, Zawisza le Noir de Garbow !

Mais il se savait être le premier lancier de Pologne, il se savait compté dans les rangs sacrés des héros. Si tu tombes, ô prince, qui viendra t'accueillir?

Or, ce sont deux immortels, Achille et Hector, qui viendront t'accueillir; le défenseur du pont, le Romain Horatius Cocles viendra te tendre la main; le héros de Roncevaux, Roland, sa corne suspendue à son baudrier, viendra au devant de toi, et Godefroi de Bouillon, le chef des croisés, et Richard Cœur-de-Lion, le roi d'Angleterre, et le sultan Saladin, et le Cid d'Espagne, et ton compatriote, Zawisza Sulima de Garbowo, les plus grands chevaliers du monde, viendront à ta rencontre.

Prince Poniatowski, peux-tu reculer, quoi qu'il arrive? Existe-t-il une mort, existe-t-il un péril, existe-t-il une peur qui te ferait reculer?

Tu prendras place au rang des héros immortels du monde, et tu boiras dans la coupe de Léonidas, et les trois cents Spartiates frapperont sur leurs boucliers de cuivre, avec leurs épées, en ton honneur, et les Thermopyles leur répondront par un écho.

Poniatowski tourna la tête. Il était tout seul. La division de cavalerie venait derrière lui, lentement, sur ses chevaux fatigués. A travers un bouquet d'arbres, jeté dans ce lieu désert, apparaissaient les murs blancs d'une gentilhommière polonaise, auprès d'un village. Sans plus faire attention à rien, le prince dirigea son cheval droit devant lui, dans le jardin qui entourait la maison.

Soudain, deux petits visages roses d'enfants surgirent par-dessus la grille; un troisième les suivit de près. Ils disparurent tous les trois un moment, et réapparurent de nouveau, curieux et effrayés.

— Bonjour ! s'écria Poniatowski.

Les petites têtes disparurent aussitôt, comme tranchées, et ne tardèrent pas à se montrer avec des yeux moins terrifiés, cette fois.

— Je suis des vôtres. Polonais ! s'écria Poniatowski.

— Polonais ? demanda le petit garçon, l'aîné des enfants.

— Polonais !

— Pas Allemand ?

— Ni rien de pareil ? ajouta la petite fille.

— Rien, rien de pareil, riait le prince. Votre papa est-il à la maison ?

Le petit garçon hésita un moment, puis répondit résolument :

— Oui.

— Et votre maman ?

— Et maman.

— Et bon-papa, et bonne-maman, et tante Bolecia, et Mademoiselle. Ils sont tous en train de prendre leur café au lait, compléta la petite fille.

— Courez vite chez votre papa, et demandez-lui si le comte Potocki, chef de la brigade du prince Poniatowski, qui vient ici avec son armée, peut se reposer chez vous dans un moment, et si on lui donnera, à lui aussi, du café au lait ?

— Oui, tout de suite, répondit le petit garçon.

— Ah ! alors, vous êtes de l'armée du prince Poniatowski ? s'écria la petite fille.

— Vous êtes de l'armée du **lince** Poniatowski ? répéta le plus petit des enfants.

Et tous les trois s'élançèrent vers la blanche maison.

Le prince les suivait des yeux : le petit garçon aîné pouvait avoir dix ans, la petite fille neuf, le cadet cinq.

Poniatowski se dirigea lentement vers la porte cochère. Il y était déjà attendu par un gentilhomme d'âge moyen, habillé de gris, un épagueul à ses pieds.

— J'ai l'honneur de saluer l'adjudant de Sa Seigneurie le prince ? dit-il cordialement.

— Potocki, se présenta le prince. Vous permettez, Monsieur, qu'il s'invite chez vous pour prendre une tasse de café au lait ?

— Mais de tout cœur, de tout cœur ! répondit le gentilhomme. Je vous en prie !

Poniatowski franchit la porte cochère ; un valet prit son cheval, et lui-même, conduit par le gentilhomme, entra dans la salle à manger où toute la famille, rassemblée autour de la table, était en train de déjeuner : la maîtresse de la maison, les grands-parents, tout blancs, et une jeune fille. Les enfants se tenaient debout derrière la chaise de leur mère. Tous étaient émus de la visite annoncée, et tous se levèrent pour accueillir leur hôte.

— Le comte Potocki, chef de la brigade du prince Poniatowski, présentait le gentilhomme.

— Monsieur le comte, dit sa femme, venant au devant de lui, c'est une vraie joie pour nous... je vous en prie.

— Monsieur le comte, quittez donc votre épée, ne serait-ce que pour un moment, intervint le gentilhomme.

— Volontiers.

Le gentilhomme voulait lui-même prendre l'épée dégrafee pour la mettre dans un coin de la pièce, mais l'aîné de ses fils accourut auprès de Poniatowski, et le regarda avec des yeux suppliants.

Devinant son désir, Poniatowski lui confia l'arme, et l'enfant la serrait dans ses menottes, tout rouge, brûlant de joie et de confusion, et ému jusqu'au fin fond de son petit cœur.

— Thadée, pose l'épée, lui ordonna son père.

Le petit le regarda avec reproche, hésita une seconde,



puis alla appuyer l'épée contre le mur et, debout près d'elle, ne broncha plus.

Son père lui fit signe de la main.

— Moi... je reste ici... je reste ici... à la garder, murmura l'enfant, la bouche tremblante comme s'il allait pleurer.

Poniatowski entendit ; il lui sourit, et les yeux du petit scintillèrent.

On servit au prince son café. Cependant la petite fille s'esquiva. Poniatowski racontait comment, sur l'ordre de Bonaparte, ils faisaient journellement sept lieues depuis deux jours ; deux divisions d'infanterie : la seizième, du général Zajoncdek, la dix-huitième, du général Kniaziewicz, et une division de cavalerie, pendant que la dix-septième division du général Dombrowski avec une brigade de cavalerie, fut envoyée sur le même ordre pour garder Bobrouisk et protéger Minsk, devant l'éventuelle diversion du général Artel, occupant Mozyr, — quand, subitement, la petite fille rentra avec une grande gerbe de fleurs fraîchement cueillies. C'étaient des roses parfumées, des giroflées, des résédas ; elle les déposa, avec une révérence, près du couvert du prince, qui saisit la petite main et la baisa.

— Charmée, dit la fillette en français, avec une autre révérence.

Poniatowski buvait son café, mangeait un délicieux gâteau et aspirait l'air parfumé de cette gentilhommière polonaise, paisible et tranquille. Les murs de la salle étaient ornés de portraits de famille, de portraits d'ancêtres en costumes polonais, en cottes de mailles, en uniformes avec le blason dit Orle peint sur le côté. Le prince reconnut deux uniformes, celui des artilleurs et celui des lanciers, sur le portrait de deux jeunes gens. Les cadres étaient entourés de crêpe.

— Tombés ? demanda-t-il.

— Mes deux frères cadets, répondit le gentilhomme. Le premier tué à Ulm, l'autre, sous Saragosse. Nous pouvons vous montrer encore un souvenir pareil. Boleslaw!

La jolie jeune fille, au visage pâle et triste, assise en face d'eux, retira un médaillon caché dans son corsage, l'ouvrit et le passa au prince.

Poniatowski regarda la miniature et s'écria :

— Je connais ce visage. Mais oui ! ce jeune homme se trouvait tout près de moi. Il était le troisième dans le rang, quand je conduisais à l'attaque le premier bataillon du premier régiment de fantassins, dans le petit bois de Falencin. Il est tombé.

Toute la famille entourait déjà le prince.

— Mes enfants ! mes petits-enfants ! s'écriait le vieillard aux cheveux blancs. Regardez-le ! Voilà le grand chef de Rachin !

Et le cadet des petits garçons se mit à genoux devant le chef, baisa avec piété sa botte, grise de poussière, et levant vers lui ses deux petites menottes, dit avec transport :

— **Lince** Ziosef Poniatowski !...

\*\*

Poniatowski quitta, ému, la blanche gentilhommière. Son service était dur. Tandis que pour rester fidèle à Napoléon, il avait refusé tout ce que l'empereur Alexandre lui offrait, par l'intermédiaire de Sanguszko, de Czartoryski et du colonel Tollu, et qui lui semblait être une radieuse source de prospérité pour lui et une éblouissante source de bonheur pour le pays, dans l'armée

française il était exposé aux humiliations, au manque de considération, à la négligence, et enfin aux brûlantes remarques de l'empereur, qui lui reprochait de réclamer du pain pour son armée, — alors qu'il allait lutter pour la Pologne, — et qui anéantissait d'un coup, par une seule dénégation, ses plans infaillibles et salutaires pour provoquer une effervescence en Ruthénie polonaise. Alors que le cauchemar des mauvais pressentiments et des sombres idées rongait ainsi son cœur, ces enfants polonais étaient apparus devant lui comme des fleurs poussées sur un chemin couvert de décombres. Ce petit garçon, gardant son épée dans un coin de la chambre, cette petite fille avec ses révérences, avec son français de petit perroquet ; cette demoiselle polonaise de neuf ans lui offrait son cœur entier dans les roses, les giroflées et le réséda dont elle paraît son couvert ; ce petit poète portant un volcan dans son petit cœur d'enfant ; quelle merveilleuse heure de la vie, quel lis du souvenir ! Prince Joseph, c'est pour nous, c'est pour nous que tu vas lutter, disaient ces enfants. Nous n'avons pas de chevalier selon notre cœur ; que le son de ton nom fasse résonner nos cœurs d'un son clair d'argent. Que ton nom, Joseph Poniatowski, soit à jamais la pensée élevée de notre âme. Nous voulons être nobles, sois notre modèle. Rappelle-toi qu'on peut tout arracher aux hommes, sauf la noblesse de cœur, et que l'ennemi ment quand il dit mépriser la noblesse de cœur. Rappelle-toi, prince Joseph Poniatowski, que quelle que soit notre destinée, quelle que soit la tragédie de l'existence que les siècles à venir nous préparent, nous voulons que tu sois notre astre bien-aimé, brillant toujours à nos yeux. Nous, enfants polonais, nous voulons avoir notre idéal d'honneur, de courage, de désintéressement, de mépris de tout ce qui est bas, d'amour de tout ce qui est élevé, de dignité et d'héroïsme, d'inflexibilité et de sacrifice, nous, enfants polonais, qui sommes tes contemporains, et ceux qui viendront après toi, nous voulons avoir en toi le chevalier de notre pensée, sans peur et sans reproche. Rappelle-toi cela aujourd'hui, demain et toujours, jusqu'à la fin, toi, le premier lancier de Pologne !

Le prince chevauchait, tellement enfoncé dans sa rêverie qu'il ne s'aperçut point que ses soldats, ayant hâté les pas de leurs chevaux, l'avaient rejoint.

Il se réveilla brusquement et vit à son côté son adjudant Kitski, en uniforme rouge.

— Tu es là ? dit-il.

— Aux ordres de Votre Seigneurie. Vous nous avez dépassés d'un heure de route, prince.

— Je voulais être seul.

— Vous avez pensé aux torts que notre corps d'armée a subis sous le frère de Bonaparte, et qu'il éprouvera sans doute avec Bonaparte lui-même ?

— Non, répondit Joseph Poniatowski. Je pensais à Zawisza le Noir et aux enfants polonais.

(Traduit du polonais par L...a KNOLL.)



# Les Idées de Napoléon I<sup>er</sup>

*Quand il n'est encore que Bonaparte :*

Le partage de la Pologne est une iniquité qui ne peut durer ; j'irai à la tête des Français, forcer les Russes à restituer la Pologne.

(Au camp de Legnans, 1795.)

✱

*Quand il parle aux Allemands :*

Jamais la France n'a reconnu le partage de la Pologne et il ne fut jamais dans son intérêt que ces partages eussent lieu. La Prusse, la Russie et l'Autriche ont souvent demandé à la France de sanctionner les partages successifs de la Pologne et ne l'ont pas obtenu, car l'intérêt de la France et de l'Europe exige que la Pologne existe.

(Réponse à la députation polonaise à Berlin, le 10 novembre 1806.)

✱

*Quand il s'adresse aux Polonais :*

J'aime votre nation ; depuis seize ans j'ai vu vos soldats à mes côtés, sur les champs d'Italie comme sur ceux d'Espagne.

J'applaudis à tout ce que vous avez fait ; j'autorise les efforts que vous voulez faire ; tout ce qui dépendra de moi pour seconder vos résolutions, je le ferai. Que la Lithuanie, la Samogithie, Witebsk, Podock, Mohilew, la Wolhynie, l'Ukraine, la Podolie soient animées du même esprit que j'ai vu dans la Haute-Pologne et la Providence couronnera par le succès la sainteté de votre cause.

(Discours aux Polonais.)

...Impossible, je ne connais point ce mot-là. Il ne doit y avoir pour mes Polonais rien d'impossible.

(Cité par le comte de SÉGUR, Mémoires.)

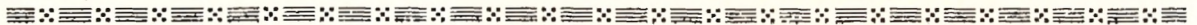
✱

*Ses regrets, à Sainte-Hélène, de n'avoir pas ressuscité la Pologne :*

„En relevant la Pologne, cette véritable clef de toute la voûte, je ne prétendais rien acquérir, je ne me réservais que la gloire du bien et la bénédiction de l'avenir...

Il me fut impossible d'aborder franchement la question de l'indépendance polonaise. Je fus obligé de maintenir le morcellement de ce pays, sur lequel repose cependant la sécurité de l'Europe.

Un jour, toutes les nations de l'Europe reconnaîtront que j'ai adopté la plus saine politique en cherchant à rétablir la Pologne.



# MARIETTE ET LES GNOMES

par Marie KONOPNICKA (Suite)

## RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTS CHAPITRES

*Brillot, le Roi des Gnomes, qui grelotte pendant l'hiver dans la Grotte de Cristal, envoie sur terre le savant Baliverne, pour savoir si le printemps est enfin revenu. Mais le docte historiographe, hors de ses livres, ne sait rien voir. Un autre gnome, Terre-à-Terre, remarquable par son appétit et son sens pratique, sort à son tour de la grotte, et il examine le paysage.*

Il se tourna vers la droite, il se tourna vers la gauche, réfléchit, et ne put rien découvrir. Il regarda la vallée : là, tout était blanc comme de l'argent.

— Oh ! s'écria-t-il, je vais savoir la vérité ! C'est de la neige ou de la rosée. De la neige, c'est l'hiver ; de la rosée, c'est le printemps.

Il se mit à considérer cette blancheur. Mais, après avoir bien écarquillé ses yeux, il vit que ce n'était ni neige, ni rosée : de la brume seulement.

— Soyez donc malin ! grommela-t-il dans sa moustache.

Il restait dans l'incertitude et recommençait à regarder. Il se tourna vers la droite, il se tourna vers la gauche, il réfléchit et ne put rien découvrir. Il jeta les

yeux dans la forêt ; là, dans les buissons, quelque chose brillait

— Oh ! s'exclama Terre-à-Terre. C'est maintenant que je vais savoir à quoi m'en tenir. C'est de l'amadou ou c'est un ver-luisant. De l'amadou, c'est l'hiver ; un ver-luisant, c'est le printemps !

Il courut vers la lueur, il arriva, il regarda ; c'étaient les yeux d'un loup. Terre-à-Terre entra en fureur et s'écria :

— Tu me fais de la lumière. Eh bien ! moi, je vais t'en faire aussi !

Ce disant, il alluma sa pipe, en laissa échapper une grosse bouffée de fumée, détourna la tête et ne s'occupa plus du loup.

Cependant, il avait grand-faim. Il chercha de quoi manger et vit quelque chose dans la mousse. Il se trouvait justement sur la colline où Baliverne avait tracé le de-sin du globe terrestre et calculé le chemin du printemps.

Terre-à-Terre regarda, et vit une chose ronde. Il crut que c'était un œuf. C'était le globe de chaux fabriqué par le savant.

— Un drôle d'œuf, pensa Terre-à-Terre. Ce sont les toupes qui l'ont modelé ainsi. Que diable est-ce là ?

Il le caressa ; de la chaux ! C'en était trop. De colère,

il se jeta sur la mouche, appuya sa tête sur sa main et s'endormit.

\*\*

Il était déjà grand jour, et les rayons du soleil pénétraient entre les broussailles, quand Terre-à-Terre se réveilla en sursaut. Il s'assit et prêta l'oreille, car il s'imaginait qu'un bruit l'avait réveillé. Il écoutait et n'était pas bien sûr de ne pas rêver, car il ne voyait rien autour de lui. Mais, vraiment, passait dans l'air un son qui paraissait d'abord le bourdonnement d'une mouche, puis la chanson d'un moustique, ensuite l'orchestre des abeilles quand leur essaim va sur les prairies.

Enfin, de ce bruit sortit une bizarre chanson, qui n'était ni trop haute, ni trop faible; ce n'était ni celle d'un oiseau, ni celle d'un homme; elle n'était ni triste ni joyeuse, mais elle était si émouvante qu'elle aurait donné envie de pleurer, quand même on aurait eu envie de rire.

Terre-à-Terre l'écouta avec une attention croissante, car il était grand amateur de toute espèce de musique. Puis, il se leva, ayant découvert d'où venait la voix, et il se dirigea vers elle.

Un moment après il sortit des broussailles et parvint à une petite clairière entourée d'une forêt épaisse. Dans la clairière, une fumée ténue s'élevait d'un petit feu; quelque chose bouillait dans une marmite et répandait une odeur appétissante. Terre-à-Terre renifla et voulut s'approcher, étant très friand de toutes sortes de mets. Mais un matin, qui courait de ci de là, se mit à aboyer et à gronder. A ses aboiements se dressa un tzigane, qui était couché auprès du feu et jouait du mirilton. Il tenait sur le bras un petit singe, attaché par une chaîne, et il lui apprenait à sauter. Le tzigane se leva et jeta alentour un rapide coup d'œil. Mais il ne trouva rien de suspect, parce que Terre-à-Terre, après la scène du matin avec la paysanne, se sentait de l'horreur pour toute rencontre avec les humains, et il s'était caché derrière une touffe d'herbes pour attendre les événements.

Le tzigane se recoucha auprès du feu et reprit la leçon avec le singe. Il jouait du mirilton et il tirait sur la chaîne; le pauvre singe sautait de droite à gauche, avec une telle gaucherie, avec tant de lourdeur, que le tzigane lui allongeait une tige, de temps à autre, pour le stimuler.

— Pauvre animal, pensa Terre-à-Terre, ce voyant. Et, comme il avait un cœur pitoyable, il sortit du buisson sans se faire voir.

Il regarda et resta pétrifié.

C'est Baliverne en personne, et non pas un singe, qui saute au son du mirilton par-dessus la chaîne du tzigane.

Une grande douleur et une stupéfaction sans bornes percèrent le cœur de Terre-à-Terre. Il ne put se retenir, il approcha du feu et appela :

— C'est bien toi, savant ? Est-ce que je vois clair ?

Baliverne l'aperçut et s'écria :

— Sauve-toi, Terre-à-Terre, mon frère, si tu crois en Dieu !

Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassèrent tendrement.

Le tzigane ouvrit la bouche et laissa échapper son mirilton d'entre ses dents. Il n'en croyait pas ses yeux et se mit à les frotter :

— Que diable est-ce là ? Est-ce que ce sont des sin-

ges ? En voilà une sorcellerie ! Cela parle comme des chrétiens !

La peur le prit. Peu s'en fallut qu'il laissât tomber la chaîne. Mais, soudain, il lui vint une idée : il ôta promptement son chapeau et en recouvrit les deux znomes. Puis, il attacha Terre-à-Terre à la chaîne et se mit à rire gaiement.

— C'est à présent, dit-il, que je vais pouvoir gagner des sous à la foire ! Des sous ! Je me ferai payer en argent et en or pour un pareil spectacle, oui bien ! Des singes qui pleurent, qui parlent et qui s'embrassent comme des humains ! Pareille chose ne se voit que tous les mille ans et même moins souvent encore !

Il se dépêcha d'avaloir un peu de la soupe au gruau qui bouillait dans la marmite. Puis il se leva, recouvrit le feu de cendre, prit Baliverne sur un bras, Terre-à-Terre sur l'autre, et se dirigea à grands pas vers le bourg.

Baliverne pleurait amèrement en voyant à quelle humiliation il était exposé, car il devait être exhibé à la foire comme un singe. Mais Terre-à-Terre, le poussant au coude, lui dit :

— Ne te fais pas de mauvais sang, savant homme ! Tout n'est pas perdu encore !

— Ah ! gémit Baliverne. Qu'advient-il de ma gloire, maintenant que je n'ai plus mon livre ?

— Qu'est-ce qu'il est devenu ?

— Je l'ai perdu.

— Et la plume ?

— Brisée.

— L'encrier ?

— Cassé !

— Hum ! dit mélancoliquement Terre-à-Terre. La vérité, c'est que toute la sagesse n'est plus rien quand tu n'as ni livre, ni plume, ni encrier. Sais-tu ce que je vais te dire ? Tire-toi de cette mésaventure, non en savant, mais en homme ordinaire, comme moi-même, et de ce malheur sera sorti quelque chose de bon.

Là-dessus, il se tut, car des voix se faisaient entendre sur le chemin et se rapprochaient.

C'était une bande de tziganes qui allaient aussi au bourg pour la foire : des femmes hâlées, en haillons, qui portaient des enfants emmaillotés; des vieilles, la pipe aux dents; des hommes avec des casseroles au bout d'un bâton, et des marmots demi-nus, aux cheveux bouclés et au regard perçant.

L'homme qui portait Baliverne et Terre-à-Terre se mêla à eux. Et tous, en bande, continuèrent à cheminer.

Les tziganes, en vrais tziganes, disaient la bonne aventure; ils chipaient ce qui leur tombait sous la main: les linges suspendus aux haies, la volaille dans les poulaillers, les oies dans les prairies, la toile qui blanchissait sur les prés et même les fromages qui séchaient au soleil, sous le rebord du toit. Cela n'était pas malaisé, car les gens étaient à la foire et les cheminières restaient désertes. Beaucoup de choses disparaurent ainsi dans les villages.

Enfin, la bande approcha du bourg et se dispersa. Les uns prirent à droite, les autres à gauche, et, par les petites rues adjacentes, chacun de son côté parvint furtivement à la grand-place.

La foire y battait son plein.

La journée était belle; il y avait foule. Des chevaux, des chariots et du bétail couvraient la vaste place. Les paysans entouraient les étalages où se vendaient des bonnets et des bottes. Les femmes marchandaient des

pots et des plats. Les jeunes filles achetaient des rubans et des verroteries. Les enfants sifflaient dans les coqs en terre cuite et mangeaient des pains d'épice, en tenant les poignées de leurs mères.

Les oies et les canards allongeaient le cou hors des chars à bancs et des carrioles. Partout, l'animation, la bousculade, les gloussements et les cris, le tapage de toutes sortes de voix.

Mais la plupart des gens s'arrêtaient devant une baraque où se tenait un tzigane.

Il était là, les poings sur les hanches et il clamait à pleins poumons :

— Ohé, les gens ! les gens ! Ici, sont de ; merveilles ! Qui donc a des oreilles ? Des yeux pour regarder ? Des sous à me donner ? Les petits singes que voici, en charriot sont venus ici, tout droit de la lune ! Sur ma conscience de saltimbanque, tout droit de la lune ! Ils ne boivent pas d'eau, ne lavent pas les pots ; ils parlent en chrétiens et ils se portent bien ! Ohé, les gens ! les gens ! ici sont des merveilles !

Les gens lui jetaient leurs sous et se pressaient dans la baraque où le docte Baliverne devait battre du tambour et Terre-à-Terre jouer de la flûte.

A mesure que la foule grossissait autour de la baraque, la bande des tziganes s'insinuait entre les chars, volant ici une pelisse, là un fichu, ailleurs, une motte de beurre, des œufs, une géline.

Mais personne ne les remarquait : tous les regards étaient rivés à la baraque où devaient apparaître les merveilles. Terre-à-Terre seul s'en apercevait

Alors, quand Baliverne eut tambouriné sa partie, ce qui remplit tout le monde d'admiration, Terre-à-Terre prit sa flûte, et, au lieu de jouer, il chanta :

Holà ! holà ! prenez garde au tzigane !  
C'est un voleur ! Il vient près des chariots !

Les gens se retournèrent pour voir ce que cela signifiait. Lui continuait à chanter :

Holà ! holà ! prenez garde au tzigane !  
C'est un voleur ! Il vient près des chariots !

Tout à coup, un homme, inspectant sa voiture, n'y trouva plus sa pelisse. Un autre regarda et ne vit pas les bottes qu'il venait d'acheter. Il avait à peine eu le temps de s'en rendre compte, que des cris s'élevèrent du groupe des paysannes ; on avait volé à la femme du maire un fichu à ramages. Les gens s'assemblèrent et se jetèrent sur la baraque. Ils malmenèrent tellement le tzigane qu'il en laissa échapper la chaîne et la corde. Toute la bande fut chassée loin de la ville. Dans cette mêlée et dans cette foule, Baliverne et Terre-à-Terre disparurent comme si le vent les avait emportés.

\*\*\*

Il était plus de midi lorsque nos gnomes, presque hors d'haleine, arrivèrent à la lisière du bois et se jetèrent sur l'herbe pour se reposer un peu.

Baliverne était particulièrement fatigué, car la chaîne avec laquelle l'avait attaché le tzigane lui frottait douloureusement les chevilles et le gênait pour marcher. Le docte chroniqueur gémissait et geignait tant, qu'à la fin Terre-à-Terre rompit sa chaîne à l'aide de deux cailloux, et lui fit une compresse d'herbe fraîche. Mais ce ne fut pas facile ! Baliverne se débattait de toutes ses forces, prétendant qu'un remède si vulgaire était bon pour les paysans mais non pas pour des savants. Toutefois, comme il en ressentait quelque soulagement, il ne tarda pas à se taire.

Terre-à-Terre, cependant, regardait autour de lui avec attention, et il s'écria joyeusement :

— Mais c'est la clairière où le tzigane m'a attrapé ! Holà, la soupe doit y être encore !

Il s'élança en courant pour chercher le reste du feu, et il l'eut bientôt trouvé. Il en écarta la cendre, y ajouta quelques brindilles, et se mit à souffler de toutes ses forces. Les charbons rougirent et les étincelles commencèrent à crépiter sur le bois. La fumée s'amassa, et à la fin, une flamme vive et claire s'élança. Un moment après, la soupe bouillait dans la marmite. Ayant apaisé leur fringale, les deux compères allumèrent leur pipe.

Quelques instants se passèrent ; il fallut se remettre en route. Terre-à-Terre heurta du pied quelque chose de dur. Il se baissa et trouva le mirilton oublié par le tzigane.

Terre-à-Terre se mit à en jouer. Il en sortit une voix merveilleuse, dont retentirent les échos. Des bruissans répondirent les grives, les pinsons, les mésanges, les fauvettes et les autres petits oiseaux, comme un chœur caché qui n'attendait qu'un signal. Un chardonneret chantait si joliment, que l'arbre sur lequel il était perché se couvrit de fleurs roses. Les pensées sauvages, les églantiers et les campanules mauves se changèrent soudainement en esprits ailés qui chuchotaient entre eux. Le Printemps ! le Printemps ! le Printemps !

Terre-à-Terre les écoutait avec ravissement ; il avait ôté sa flûte de ses lèvres et s'appuyait sur son bâton. Et voilà qu'à cette chanson faite du gazouillis des oiseaux et du murmure des fleurs, se mêla une triste mélodie, d'abord lointaine, et qui allait se rapprochant toujours plus.

Une femme pauvrement vêtue sortit de la forêt. Elle ramassait de l'origan et s'essuyait les yeux d'une main déchirée. Se croyant seule, elle chantait d'une voix mélancolique :

Le Printemps est arrivé,  
Que mon cœur est misérable !  
Le vide est dans le buffet,  
Et l'on a faim dans l'étable, hé !

L'écho longuement répéta ce gémissement dans la forêt silencieuse, et la femme recommença à chanter :

Sur la table est un plat vide,  
Les enfants crient de famine.  
La fleur s'épanouit aux champs,  
La misère tue les gens, hé !

De nouveau l'écho retentit longuement dans les profondeurs des bois, et la pauvre cueilleuse d'origan chanta :

Le soleil luit sur la rosée,  
Et dans les pleurs, il m'a trouvée,  
Sur la rosée se penchera,  
Et dans les pleurs me couchera, ah !

Terre-à-Terre écoutait cette chanson et son bon cœur se gonflait de pitié. Il se rappelait ce printemps passé autrefois au village, quand le pain et la farine manquaient dans les pauvres chaumières, quand les mères devaient nourrir leurs enfants avec de l'herbe, quand le bétail périssait privé de pâture. Celui qui pouvait se faire une platée de recoupes se comptait parmi les heureux. Aussi, quand l'écho se tut, Terre-à-Terre soupira et dit :

— A présent, je le sais, que le printemps est arrivé. Les oiseaux chantent, les fleurs s'épanouissent et les affamés pleurent.

Soudain, il lui souvint que les détritibus ramassés dans la Grotte de Cristal se changent en argent sur la terre.

Alors, il s'approcha doucement de l'endroit où la pauvre femme cueillait de l'origan ; il retourna ses deux poches et les épousseta avec soin. Et vraiment, un peu de la poussière qui s'y trouvait resplendit d'un vif éclat en tombant par terre.

— Un trésor ! un trésor ! s'écria la pauvre femme, en voyant les pièces d'argent. Jésus miséricordieux ! un trésor !

Alors, nous ne mourrons pas de faim ! Nous échapperons à la misère ! Jésus miséricordieux !

Elle ramassa une poignée de pièces et se jeta à genoux, en priant d'une voix attendrie :

— Tu n'as pas abandonné les orphelins ! Tu n'as pas dédaigné la détresse d'une pauvre femme ; tu n'as pas laissé une affamée sans pain... Consolateur, Créateur, ô notre Père !

Elle se tut et les larmes brillantes qui coulaient de ses yeux levés au ciel parlèrent seules pour elle

Ce que voyant et entendant, Terre-à-Terre se frotta les yeux de son poing, et grimaça comme s'il allait se mettre à pleurer.

Enfin, quand la pauvre femme se fut levée, après avoir baisé humblement le sol, et qu'elle s'en fut allée dans la forêt, Terre-à-Terre déclara :

— Nous n'avons plus rien à faire ici. Le printemps se verrait les yeux fermés. Il nous faut retourner bien vite près du Roi, lui en porter la nouvelle.

Comme il disait cela, il entendit sur la route un bruit de pas. Il regarde : c'est le tzigane qui les avait emmenés à la foire ; il revient chercher sa marmite et son mirilton.

Alors, Terre-à-Terre saisit un bâton épineux pour se défendre, au cas où le tzigane viendrait de son côté. Baliverne sursauta et voulut s'enfuir, mais Terre-à-Terre le rattrapa par la manche, et dit :

— N'aie pas peur, savant. Il nous menait, nous allons le mener à notre tour. N'est-il pas écrit dans ton livre que sous le coup d'une terreur subite les petits gnomes peuvent se changer en géants ? Que faut-il faire pour cela ?

Mais Baliverne, dans sa frayeur, claquait des dents si fort, qu'il ne pouvait répondre un seul mot.

— Vite, vite ! cria Terre-à-Terre.

Le tzigane était déjà dans la clairière.

— I...i... il faut, bégaya Baliverne, comme s'il avait eu la fièvre, il faut no...no...mmer quelque chose de grand..., de très grand...

Mais le tzigane les avait aperçus et s'écriait :

— Ah ! c'est ici que vous êtes, vilains moineaux ! Attendez, que nous réglions nos comptes !

— Montagne, cria Terre-à-Terre, d'une voix qui tremblait un peu.

Mais il ne grandit pas, pas même d'un pouce

— Sa...sa...gesse ! balbutia Baliverne.

Mais cela ne servit de rien.

— La force ! clama Terre-à-Terre, dans une épouvante extrême, car le tzigane avançait déjà la main sur lui. Mais petit il était, et petit il restait.

Tout à coup résonna dans l'air une voix douce, comme si le vent avait parlé dans les arbres.

— Pitié !

C'était l'écho des paroles de la pauvre femme, qui rendait grâce à la miséricorde divine, en allant par la forêt. Quand cette voix retentit, le tzigane pâlit et s'arrêta,

cloué au sol. Devant ses yeux, les petits gnomes grandissaient, grandissaient, et lui reculait, reculait, en murmurant, les lèvres livides de terreur :

— Disparaissez, dissipez-vous, fantômes ! Disparaissez ! dissipez-vous !

Cependant, les Krasnoludki le dépassèrent d'une tête, puis de deux et de trois ; ils atteignirent à la hauteur des pins de la forêt et se dressèrent devant lui, terrifiants, formidables, démesurés. Le tzigane, auprès d'eux, paraissait un nain.

Il se jeta à terre, et s'écria en joignant les mains :

— Pardonnez-moi, mes braves seigneurs ! Pardonnez-moi, tout puissants seigneurs ! J'ai cru que vous étiez des singes et vous êtes des sorciers. Pardonnez au tzigane, bons géants !

Terre-à-Terre, transformé en géant, fronça les sourcils et dit d'une grosse voix :

— Cela peut se faire, car je suis de bonne humeur, aujourd'hui. Mais il faut que tu nous portes à travers la forêt et la rivière, jusqu'à notre grotte. Toutefois, si l'un de nous est secoué, si une branche le gratte ou s'il mouille ses souliers, je ferai de toi la rosse d'un chiffonnier. Tu devras aussi songer à notre nourriture. Il devra y avoir beaucoup de bonnes choses à manger. Qu'est-ce qui sort de ton sac ?

Du sac, en effet, passaient un gâteau volé à un étalage, une tranche de lard fumé et un petit fromage.

— C'est peu, c'est très peu, extrêmement peu, bougonna Terre-à-Terre, en retirant les provisions du sac.

Mais le tzigane cria, sans se relever :

— Il vaut mieux que je devienne tout de suite la rosse d'un chiffonnier, si je dois porter deux lourdauds comme vous, mes bons seigneurs, et par dessus le marché, les nourrir avec de bonnes choses ! Ma perte est assurée de toutes façons.

Et il se mit à pleurer et à gémir. Mais l'écho que les arbres se renvoyaient de l'un à l'autre se dissipait et lentement s'éteignait. En même temps, les deux géants diminuaient et se rapetissaient.

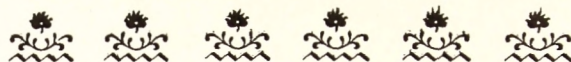
Alors, Terre-à-Terre dit :

— N'aie pas peur, tzigane. Tu as vu notre pouvoir et notre force ; cela suffit. Maintenant, nous allons redevenir des gnomes minuscules et tu pourras facilement nous porter. Mais quant au manger, prépare-en beaucoup, le plus que tu pourras, autant que pour de grandes personnes.

Le tzigane releva la tête et vit devant lui des nains. Alors, il leur baisa les mains, riant et pleurant, à la fois. Puis il les prit sur ses épaules, et quand ils eurent mangé et allumé leurs pipes, le tzigane se mit en route en les emportant.

Il les porta jusqu'au soir, et pendant la nuit, que la pleine lune éclairait. Les pieds lui refusaient leur service, mais il n'osait se plaindre, dans la crainte que les puissants sorciers, pour lesquels il prenait les gnomes, ne se changeassent en géants.

Le pire était que de son pain et de son fromage fort peu était resté : Terre-à-Terre fouillait à chaque instant dans le sac et mangeait tant qu'il se gonflait comme une outre. Il pesait lourdement sur le tzigane, et celui-ci était obligé de le passer d'une épaule à l'autre, lui faisant changer de place avec Baliverne, dans l'impossibilité où il était de supporter la crampe que lui valait Terre-à-Terre.



## POUR LA HAUTE-SILÉSIE

A la fin, quand midi revint pour la deuxième fois, ils s'arrêtèrent à l'entrée de la Grotte de Cristal. Elle était bouchée par une grosse pierre ; il n'y avait qu'une fente, juste de quoi laisser passer un gnome. Baliverne put facilement s'y insinuer : on sait que les doctes chroniqueurs sont toujours très maigres. Mais Terre-à-Terre avait tellement engraisé pendant son expédition, qu'il ne pouvait espérer entrer par cette fente. Il essaya d'une façon, s'y prit d'une autre, mais en vain. Alors, il appela le tzigane :

— Hé ! tzigane ! Ne vois-tu pas que cette pierre a grossi, et qu'elle a bouché l'entrée où je passai, facilement jadis ? Ote-la du chemin.

Mais le courage revenait au tzigane. Il avait moins peur, maintenant qu'il était au terme du voyage, et il dit :

— Tout puissant bienfaiteur, qu'il en soit comme tu l'ordonnes. Mais je voudrais retrouver mon mirliton. Un tzigane sans mirliton, c'est un aveugle sans son caniche. J'ai servi humblement les bons seigneurs, je les prie de me rendre mon bien.

Terre-à-Terre tira le mirliton de ses vêtements et dit :

— Un tzigane arrive toujours à obtenir quelque chose ! Retire la pierre tout de suite, que je me dépêche de me rendre près du Roi.

Le tzigane fit un effort et, soulevant la pierre avec ses épaules, il la poussa si vigoureusement que le bloc, le mirliton et le tzigane s'en furent rouler au loin dans la vallée.

Le jour brillant entra dans la grotte avec de grandes gerbes de lumière et de chaleur, et au cri de Terre-à-Terre qui s'approchait :

— Salut ! frères !

des centaines de voix répondirent :

— Le soleil ! Le soleil ! Le soleil !

(A suivre).

Français, soucieux de l'avenir de la France, Français, amis de la Pologne, aidez-nous à lutter, pendant qu'il en est temps encore, contre les menées allemandes.

L'Allemagne réclame toute la Haute-Silésie, à laquelle elle n'a aucun droit. Elle la veut pour refaire ses armements, reprendre la lutte, écraser la Pologne et la France.

La justice et l'intérêt de la paix mondiale réclament impérieusement le retour de cette province à la Pologne.

Que l'opinion française le sache !

Lecteurs, aidez-nous, à l'éclairer !

Vous pouvez nous demander les publications qui vous seront nécessaires pour votre campagne. Aux conférenciers, nous offrons la parfaite brochure du général DU MONTEZ : **La Haute-Silésie** ; Le Droit de la Pologne, Les Visées de la Prusse, Le Grave danger. A tous nos propagandistes, nous enverrons, sur leur demande, la feuille que nous venons de publier sous ce titre : **La Haute-Silésie à la Pologne** ! Elle expose succinctement la question de Haute-Silésie et montre, par des textes allemands, que c'est en vue de la guerre que l'Allemagne revendique la région industrielle.

Aidez-nous par la presse, comme notre correspondant M. Emile LANGLADE qui vient de traiter le grave problème, dans le « Courrier du Pas-de-Calais » ; aidez-nous par la parole, par les causeries, les exposés, les conférences ; aidez-nous par la diffusion de nos ouvrages et de nos tracts. Qu'en cette heure critique, la Pologne se tienne auprès d'elle la France, et que toutes deux triomphent de l'ennemi de toujours.

## NOTRE ACTION

### DES LIVRES POUR LA POLOGNE

Nous avons le plaisir de remercier :

Mme AUSTRY, de Barrau (Tarn), pour une caisse de livres classiques ;

M. LEFÈVRE, pour une collection de Bulletins de l'Alliance Française ;

La baronne TAUBE, pour les œuvres de Frédéric Bastiat ; l'Histoire Romaine, de Duruy ; la Pluralité des Mondes habités, de Flammarion ; les romans de Voltaire ; l'Histoire ancienne de l'Orient, de Guillemin, et dix ouvrages classiques ;

M. CHARTIER, pour une collection de revues médicales ;

Mlle CHABREDIER, pour la Semaine de Suzette. (Bécassine est aussi populaire en Pologne qu'en France, et nous demandons les albums de ses exploits) ;

Le COMITÉ DE BEAUVAIS et sa trésorière, Mme TALAZAG, pour 42 ouvrages classiques ;

Nous avons reçu la visite de MM. Marcel et Georges BOUNGIN-DAFCY, qui sont, au Lycée Montaigne, des soutiens fervents de la Pologne. Ils nous apportaient en billets tout neufs leurs cotisations et celles de plusieurs camarades, MM. PLUMET, PUECH, LÉVEQUE et LONTOR, ainsi qu'un colis de superbes ouvrages classiques et livres de prix. Nous assurons tous ces aimables écoliers de notre reconnaissance.

Au moment de mettre sous presse, nous arrivent de Lyon trois paquets, contenant une soixantaine d'ouvrages, qui vont faire la joie de nos petits correspondants polonais et de leurs professeurs : livres de prix ; volumes dorés sur tranche de la fameuse Bibliothèque rose ; le « Waterloo » d'Erckmann-Chatrian ; « le Crime de Sylvestre Bonnard », d'Anatole France ; « Pro Patria », de Victor Hugo ; une collection du « Volume » ; une collection du Manuel général de l'Enseignement primaire, et des livres de morceaux choisis, des grammaires, des histoires de France, etc., etc. Ce très beau cadeau est dû à Mme BARRETT-SPALIKOWSKA, vice-présidente de notre Comité lyonnais, et à ses élèves de l'Ecole Normale de Lyon, auxquelles elle a communiqué sa générosité inlassable.

Dans un prochain numéro, nous rendrons compte des envois que nous avons faits en Pologne.

Nous serions heureux d'offrir aux bibliothèques polono-françaises, les ouvrages de nos meilleurs écrivains contemporains : Loti, France, Barrès, etc. N'oubliez pas, chers lecteurs, que nous voulons donner une grande idée de notre France.

Il faudrait aussi des classiques : Corneille, Molière, Racine, Voltaire, Hugo, Vigny, etc., etc.

Et des livres de prix pour les écoles de Varsovie !

L'abbé HELENOWSKI, à Berlin (Pas-de-Calais), désirerait des livres en polonais pour les ouvriers polonais émigrés.

## CONFÉRENCES

### A Boulogne-sur-Mer

Mlle Jeanne WYSLAWSKA, fondatrice et secrétaire générale de notre Comité de Soissons, a fait à Boulogne-sur-Mer, le 15 avril 1921, une conférence sur les **Choses et les Gens de la Pologne actuelle**. La conférencière, qui parlait devant un auditoire considérable, a remporté un gros succès ; plusieurs fois, les applaudissements ont interrompu sa conférence, faite avec la conscience d'une agrégée de l'Université et une bonne humeur communicative.

Nous nous ferons un plaisir de donner, dans nos prochains numéros, des extraits de l'étude de Mlle Wyszawska.

Un concert avait précédé la conférence ; nos films polonais la clôturèrent.

Nous adressons à la LIGUE FRANÇAISE et à M. BARLET, l'Éminent Principal du Collège de Boulogne, organisateurs de cette manifestation si bien réussie, nos meilleures félicitations.

### A Toulouse

M. KOZŁOWSKI a entrepris tout un cycle de conférences dans les milieux catholiques toulousains. Après sa conférence du 8 mars à l'Institut catholique, que nous avons signalée, il en a donné une seconde aux ouvriers du Cercle de Notre-Dame de la Dalbade, sous la présidence de M. BOSCREDON, avocat, maintenant à l'Académie des Jeux Floraux. Une troisième eut lieu au Cercle de Saint-Pierre ; une quatrième au Cercle de la paroisse Saint-Etienne. Deux autres paroisses toulousaines, la Daurade et Saint-Michel ont manifesté le désir d'entendre à leur tour le conférencier. Enfin, M. KOZŁOWSKI a parlé le 16 avril au Cercle des ouvriers de Saint-Etienne.

M. Kozłowski s'occupe également de trouver des livres pour la Pologne ; ses principaux collaborateurs sont : à Toulouse, M. CUGUILLÈRE, et à Montauban, M. MERLY, sculpteur.

### A Lille

La campagne du D<sup>r</sup> GUERMONPREZ continue en faveur du rattachement de la Haute-Silésie à la Pologne.

Le 5 avril, il a donné à **Saint-Martin d'Esquermes**, une conférence intitulée : *Que faut-il penser de la Haute-Silésie ?*

Le 14 avril, à la **Société de Géographie de Lille**, il a fait une nouvelle conférence abondamment documentée sur la Haute-Silésie.

Il a expliqué les raisons de l'« attachement » extraordinaire des Allemands à la Silésie : c'est un pays extrêmement industriel, riche en houille, en fer, en fabriques de produits chimiques, un pays indispensable, par conséquent, à qui veut faire la guerre !

D'innombrables détails, de savoureux remarques, des réflexions originales et primesautières, ont émaillé la conférence de M. Guermonprez, qu'illustraient les projections les plus nombreuses et les plus variées.

## CONCERTS

Le mardi 3 mai, salle Pleyel, l'éminent violoniste Marcel HERWEGH qui, ces derniers temps, ne se faisait plus entendre que dans des réunions intimes, donne un récital. Le public appréciera en même temps que la maîtrise de l'artiste, sa pureté et la noblesse du style, la belle interprétation des œuvres réalisées par un jeu à la fois sobre et émouvant. Au programme, en dehors du « Poème » très connu de Chausson, deux premières auditions : celle d'une Sonate de Luzzatto et d'un « Morceau de Concert » de l'Américain Léopold DAMROSCH, père du chef d'orchestre de la Philharmonie de New-York. M. Herwegh est secondé par une excellente jeune pianiste : Mlle Andrée SACHALY.

Les « Amis de la Pologne » se souviennent de la collaboration que M. Marcel Herwegh leur a déjà gracieusement apportée, et notamment à la fête de Soissons. Ils souhaitent plein succès à son concert, et d'autant plus que le Danurosch dont il va interpréter l'œuvre est un artiste polonais de Posnanie.

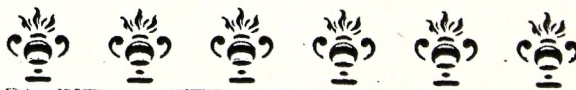
Nous apprenons avec plaisir que M. Roger GOMIER, le brillant virtuose qui a paru à certains de nos concerts et qui nous a donné, à l'occasion de la fondation des Comités de Rouen et du Havre, des preuves de son attachement à la Pologne, vient de retrouver à Florence, le grand succès qu'il avait déjà connu cet hiver à la Cour de Madrid.

## AVIS A NOS LECTEURS

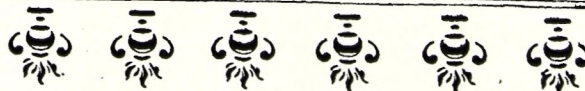
Notre Bulletin n'en est qu'à son cinquième numéro, et déjà des réclamations nous sont parvenues : plusieurs exemplaires ont été égarés par la poste.

La poste nous retourne soigneusement les lettres ou les circulaires que nous adressons en Pologne, si leur destinataire ne peut être atteint. En revanche, les postiers semblent, à l'occasion, trouver infranchissable la distance qui sépare la rue de Poitiers de la Chaussée-d'Antin. Considéreraient-ils leur métier comme un sport, où la difficulté à vaincre est seule digne d'intérêt ?

Nous n'osons pas trop espérer que nos réclamations remettent la régularité dans le service des postes. Nous prions donc nos abonnés de vouloir bien nous réclamer les numéros qui ne leur parviendraient. Nous nous ferons un devoir de compléter leur collection.



*Allez visiter au Grand Palais  
l'Exposition Polonaise  
de Peinture et de Sculpture  
ancienne et moderne*



# LES AMIS DE LA POLOGNE

7, Rue de Poitiers, PARIS (7<sup>e</sup>) — Téléphone : Fleurus 23-71

Sous la Présidence d'honneur de M. le Ministre de l'Instruction Publique.

*Président* : LOUIS MARIN, Député; *Secrétaire Générale* : ROSA-BAILLY; *Trésorier Général* : HENRI DE MONTFORT.

*Membres du Conseil d'administration* : M<sup>lles</sup> MESPOULET, L. VEYRE; MM. CHABRIÉ-TOMASZEWICZ; KERVAREC, agrégé d'histoire; CHARLES MARIE, chargé de cours à la Sorbonne; A. MERLOT, Directeur de la *Pologne*; TIRMAN, Conseiller d'Etat, etc.

Sous le patronage de :

M. le Maréchal JOFFRE, Mgr BAUDRILLART, MM. BARTHOU, BERGSON, BIGOURDAN, PAUL BOURGET, JULES CAMBON, DENYS COCHIN, ALFRED CROISSET, MAURICE CROISSET, RENÉ DOUMIC, P. DE LA GORCE, LACOUR-GAYET, JEAN RICHEPIN, CHARLES RICHEL, membres de l'Institut; ABEL LEFRANC; GEORGES RENARD, professeurs au Collège de France; AULARD, ANDRÉ LALANDE, MATRUCHOT, STROWSKI, professeurs à la Sorbonne; BERTHELEMY, professeur à la Faculté de Droit; BONNARIC, Directeur de l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud; A. FONTAINE, Inspecteur général; LATREILLE, de l'Université de Lyon; GEORGES WEILL, de la Faculté des lettres de Caen; BERNUS; GEORGES BIENAIMÉ; BOURDELLE, sculpteur; FERDINAND BUISSON; PAUL CAZIN; CHARLES-RENÉ, Vice-Président du Salon des Musiciens français; Mlle DICK MAY, Directrice de l'École des Hautes Études Sociales; HERRIOT, Maire de Lyon; JANVIER, Maire de Rennes; ANDRÉ LICHTENBERGER; Généraux MALLETERRE; DE MAUD'HUY, DU MORIEZ, PAU, WEYGAND; MÉNABRÉA, Secrétaire Général de France-Pologne; D<sup>r</sup> NICAISE; D<sup>r</sup> JULIEN NOIR; ROBERT RÉGNIER, Chef du Secrétariat de l'Institut de France; LOUIS RIPALTY; LÉON ROBELIN; J.-H. ROSNY, aîné; Mme YVONNE SARCEY; MARC SANGNIER; GABRIEL SARRAZIN; E. SCHURÉ, etc.

NOTRE BUT, c'est de faire connaître la Pologne en France, de mettre en rapport les deux nations, de *raviver l'ancienne amitié franco-polonaise*; et cela, *dans l'intérêt même de notre patrie*.

NOS COMITES REGIONAUX étendent en province l'action des organismes franco-polonais.

Chaque Comité a sa vie propre, et dispose des fonds qu'il recueille.

Le Comité Central, qui siège à Paris, leur envoie des conférenciers, les aide à organiser des fêtes, leur fournit des articles et des renseignements pour la presse locale, des ouvrages pour leurs bibliothèques, des brochures, tracts, images, cartes postales et géographiques pour leur propagande, leur procure des facilités pour leurs relations économiques, universitaires, touristiques, etc., avec la Pologne.

De tels Comités sont déjà créés, ou en voie de formation à :

<i>Lyon</i>	<i>Rennes</i>	<i>Beauvais</i>	<i>Le Havre</i>	<i>Nantes</i>
<i>Marseille</i>	<i>Caen</i>	<i>Versailles</i>	<i>Chambéry</i>	<i>Laval</i>
<i>Soissons</i>	<i>Lisieux</i>	<i>Draguignan</i>	<i>Bayonne</i>	<i>Rouen</i>

Il existe des GROUPES SCOLAIRES aux *Lycées Carnot, Victor-Hugo*, au *Collège d'Autun* etc.

LES MEMBRES ont droit aux publications éditées par les « Amis de la Pologne ». Ils ont accès aux fêtes, aux conférences, et aux bibliothèques des Comités. Ils s'engagent à faire connaître la Pologne autour d'eux, et ils payent une cotisation annuelle fixée à 5 francs pour les membres adhérents, 20 francs pour les membres titulaires et 1 franc pour les écoliers.

*L'abonnement au Bulletin est de 5 francs par an*. Prière d'adresser les mandats à Mlle Lemonier, administrateur.

## LA POLOGNE

### POLITIQUE, ÉCONOMIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

7, RUE DE POITIERS, PARIS (7<sup>e</sup>)

TÉLÉPHONE : FLEURUS 23-71

*LA POLOGNE* publiée par l'Association France-Pologne est la Revue indispensable à toutes les personnes qui s'intéressent à la vie polonaise.

Ses informations concernent toutes les questions politiques, économiques, financières, scientifiques et artistiques. Elle est devenue l'organe de la *Chambre de Commerce Franco-Polonaise*, qui réunit les principaux industriels, commerçants, financiers des deux nations; de grands groupements tels que la *Société Frédéric Chopin*, etc. Elle est envoyée gratuitement aux membres de l'Association France-Pologne et de la *Chambre de Commerce Franco-Polonaise*.

Paraît le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois. Le numéro : 1 fr. 25. Abonnement : France et Étranger, UN AN, 20 fr.